Écrire l'histoire

Histoire, Littérature, Esthétique

19 | 2019

L'historien et les langues

Les langues médiévales de l'histoire

Catherine Croizy-Naquet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/1824>

DOI : 10.4000/elh.1824

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2019

Pagination : 17-26

ISBN : 978-2-271-12967-3

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Catherine Croizy-Naquet, « Les langues médiévales de l'histoire », *Écrire l'histoire* [En ligne], 19 | 2019, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 16 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/elh/1824> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.1824>

Tous droits réservés

Les langues médiévales de l'histoire

Au XII^e siècle, le clerc se trouve confronté au choix de la langue pour écrire l'histoire : soit le latin, instrument de la communication dans le domaine intellectuel et spirituel, *medium* « naturel » pour les clercs qui en apprennent la grammaire, soit la langue vulgaire, assignée à d'autres registres et à d'autres fonctions sociales¹. Cette partition, les clercs qui pratiquent les deux langues ne l'effectuent pas aussi clairement, au moins dans les commencements, la langue romane, à l'instar des autres langues vulgaires, naissant d'emblée comme langue littéraire, comme acrolecte². L'usage du latin ou du vernaculaire tient plus vraisemblablement aux contextes de production et de réception, qui font jouer nombre de paramètres : le matériau à disposition³, le statut et la formation des historiens, le milieu géographique et le foyer culturel, la dépendance

à l'endroit d'un commanditaire et/ou d'un destinataire, la sujétion aux attentes d'un auditoire ou d'un lectorat. Une cartographie sommaire et sélective aide à cerner le geste linguistique dans l'historiographie médiévale : ce geste est fondé d'une part sur la sélection de la langue, quel latin et quel vernaculaire, et sur les liens que ceux-ci tissent entre eux par la translation – ou l'adaptation – et par la traduction des textes sources ; d'autre part sur l'utilisation spontanée du français, surtout à partir du XIII^e siècle. La coexistence pérenne des deux langues et leurs évolutions respectives montrent comment la conscience linguistique est indissociable de la conscience historique, la nourrit et s'en nourrit, de sorte qu'elle prédispose à de nouvelles formules qui s'accompagnent d'un renouvellement de l'*ethos* historien⁴.

Le latin, le savoir et l'histoire

La richesse de la matière historiographique latine émane, comme le souligne Marie-Dominique Chenu, d'« une conscience active de l'histoire humaine » de la part de clercs⁵ qui pensent le temps passé, historique, et le temps présent comme inséparables. Le latin médiéval s'en fait le truchement, un latin pensé dans la continuité du latin classique, socle de toute culture scolaire et savante⁶, ce qui revient à s'approprier par la langue et par la littérature historique un passé glorieux sur le modèle des grands Anciens. Ce latin est tout autant façonné par la combinaison du legs de l'Antiquité et de la pensée chrétienne qui, tramant l'histoire avec la rhétorique et la morale, dicte l'orientation chronologique des récits, de la Genèse jusqu'au Jugement dernier en passant par cet événement capital qu'est l'Incarnation, doublée d'une dimension eschatologique et sotériologique⁷. Le latin médiéval s'avère un organe vivant, en prise sur son époque, investi d'un statut historien sous le sceau de l'archétype biblique de l'*Historia*⁸ et goûté ainsi des pouvoirs en place, qui cherchent à couronner par son autorité de langue savante leur quête des origines, de l'hérédité et de la légitimité.

Dans l'aire anglo-normande, l'histoire écrite sous la plume de clercs rattachés à la cour des Plantagenêt est ainsi embrassée dans toutes ses strates, avec l'histoire dynastique, soumise à un mode de pensée théologique empreint d'une vision providentialiste de l'histoire et représentée notamment par les *Gesta normannorum ducum* de Guillaume de Jumièges⁹, et avec l'histoire nationale, dont la célèbre *Historia regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth, remontant

aux origines troyennes des Bretons et promouvant le roi Arthur. Les chroniques de règne, celles, entre autres, de Roger de Hoveden, Raoul de Diceto, Giraud de Barri, Richard de Devizes, qui, par le menu, notent faits et gestes des grands acteurs de l'histoire, relèvent aussi de l'éloge des princes régnants. Le latin, en même temps qu'il installe la concordance de ces histoires et de ces temps, aboutés implicitement les uns aux autres, à la lumière du savoir théologique et philosophique¹⁰, soutient l'intention idéologique d'installer la permanence du passé dans le présent ainsi auréolé du prestige des origines.

De l'autre côté de la Manche, la langue latine a même fonction d'autoriser l'histoire au service du politique. Dans le nord de la France, elle contribue à faire passer pour authentique le *Pseudo-Turpin*, daté du milieu du xii^e siècle, attribué trompeusement à l'archevêque de la *Chanson de Roland*. Sur une trame épique hétérogène tissée d'histoires profane et ecclésiastique, l'auteur, un clerc francophile anonyme, conte les quatre guerres fictives que Charlemagne, en réponse au vœu de saint Jacques, a menées pour mettre fin à l'invasion des Arabes en terre française et placer l'Espagne sous sa domination. Le dessein d'encourager la croisade en Espagne sourd de cette fiction historique à la gloire de l'empereur en champion de la chrétienté.

Une même ambition d'utiliser l'histoire anime les moines et clercs de l'abbaye de Saint-Denis. Leur corpus, impressionnant, de travaux historiques émaillés de légendes est structuré par la généalogie et la typologie des figures royales, entées sur les *topoi*

de la littérature morale et sous-tendues par le tropisme panégyrique que le latin, essentialisé comme langue de l'autorité, accrédite. Dans leurs chroniques et vies en latin, Suger et Rigord, plus tardivement Guillaume le Breton, tous clercs dans la mouvance de Saint-Denis et des rois de France, sont les acteurs consentants d'une vaste opération de propagande royale, qui irradie à partir de Charlemagne¹¹. Pour être efficace, celle-ci réclame une histoire prononcée dans un latin aisément accessible, par sa brièveté et sa clarté, comme Rigord s'en fait le chantre dans son prologue¹². À cet égard, le latin subit l'influence du français.

Rien de bien surprenant pour des clercs bilingues et/ou diglossiques¹³. Une telle porosité, qui provoque des transferts de compétences et des échanges structuraux, ouvre le français à l'histoire dans le sillage du latin, sans qu'il recouvre exactement les mêmes sujets¹⁴, et avec une nuance de taille : là où le latin symbolise la continuité dynastique par la continuité linguistique, le français représente par la rupture linguistique le fil continu du lignage/de l'héritage et son dépassement simultané qui fait du présent l'accomplissement d'un long processus. « Nationale », la langue est déjà « nationaliste ».

La langue vulgaire, langue de l'histoire entre *translatio* et traduction

Les clercs justifient, souvent dans les prologues et/ou épilogues, leur volonté d'écrire l'histoire en *romanz* pour instruire les *illitterati*, ceux qui ignorent le latin, les laïcs des cours princières et des clercs peu instruits¹⁵. Dans les premiers textes historiographiques, la filiation explicite au latin, dont la qualité n'est jamais interrogée, donne ses lettres de noblesse à la langue vulgaire, par le biais de la *translatio*, une adaptation et une réécriture des histoires latines¹⁶. L'insistance sur la mise en *romanz* vise à la fois à situer le traducteur dans la lignée des Anciens et à répondre aux exigences des milieux royaux et aristocratiques, avides d'écouter une histoire dans une poétique qui leur parle et fait sens pour eux. L'historiographie anglo-normande, dont la précocité est due à une politique culturelle assumée de la

part des rois régnants, manifeste la vocation dévolue à la langue romane de rassembler une communauté autour d'un passé prestigieux dont elle se veut l'héritière et les rois ses promoteurs, de fonctionner en quelque sorte comme « corps politique fictif », « lieu identitaire et milieu émotionnel partagé¹⁷ ». Dans le *Roman de Brut*, le polygraphe Wace, en tant qu'historien, traduit l'*Historia regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth, où celui-ci célèbre, sous l'égide d'Arthur, la civilisation des Bretons insulaires, mythiquement assimilés aux peuples que conduisent les Plantagenêt. Avec l'*Histoire des ducs de Normandie*, Benoît de Sainte-Maure, sur un ton volontiers apologétique, déroule un pan tout aussi décisif de la formation de l'empire Plantagenêt. Le quadrillage historique débutant sur la mention des origines

troyennes dans le *Brut* est parachevé par la triade des romans d'Antiquité *Thèbes*, *Troie* et *Eneas*, qui emblématisent la *translatio studii* et la *translatio imperii*, de l'est vers l'ouest, pour faire de l'espace Plantagenêt le réceptacle de la civilisation courtoise, portée à son incandescence par une langue qui l'incarne éthiquement et esthétiquement¹⁸.

Le français, par l'écrit et par le couplet d'octosyllabes à rimes plates – le degré zéro de la poésie¹⁹ –, se dote donc des mêmes aptitudes que le latin à faire de l'histoire. C'est tellement vrai que le débat, au tournant du XIII^e siècle, quitte le terrain de la langue pour se déplacer sur celui de la forme. À partir de 1195, le *Pseudo-Turpin* est transposé en prose française, et dans la première des translations (1202) se lit, en exergue, une sentence polémique souvent citée de Nicolas de Senlis : « Nus contes rimés n'est verais²⁰ ». La prose, qui émerge simultanément dans l'histoire et dans le roman arthurien, est jugée authentique parce que, affranchie des contraintes de la rime et du rythme qui dénaturent le vrai, elle est en adéquation parfaite « avec le noyau dur du *sen*²¹ ». Sous l'angle linguistique, il est indéniable que la prose, avec sa syntaxe hiérarchisée, pourvoit l'histoire d'une épaisseur inédite. Surtout, les embryons de réflexion sur la forme confèrent à la langue une identité intrinsèque contenue dans sa tessiture/sa texture et non plus dans sa dépendance du latin.

Ce mouvement de translation en prose s'effectue dans le cercle aristocratique des cours du Nord, en proie à une crise identitaire profonde. Gabrielle Spiegel l'envisage comme un acte de résistance des grands barons de Flandre en butte aux prétentions hégémoniques de

Philippe Auguste²². La prose, arborant un nouveau dire historique, se fait la caisse de résonance des transformations sociales subies, évaluées à l'aune du passé, dont témoigne en corollaire une chronique universelle inachevée, l'*Histoire ancienne jusqu'à César*, exécutée pour le châtelain de Lille, Rogier. L'œuvre entrelace histoire biblique en remontant à la Genèse, origine absolue des temps – du monde comme du péché –, et histoire profane en intégrant les romans antiques, replacés dans le *continuum* historique soumis à une perspective théologique. L'*Histoire ancienne* s'interrompt sur les premières campagnes de César en Gaule, sans doute supplantée par *Les Faits des Romains* (1213²³), première « biographie » du chef romain exemplaire. La reconstitution de la totalité du passé en prose et par la prose n'est pas simple mise en mémoire : elle se veut une élucidation éclairée du devenir du monde.

Voisinant avec un corpus considérable de travaux en latin, la prose historique, unissant comme sa consœur latine le sérieux à l'authenticité, rencontre un même engouement auprès du public de laïcs et de clercs de la cour de France et de Saint-Denis, dans les cercles aristocratique et royal²⁴. Elle reflète au début du XIII^e siècle l'évolution des goûts historiques et les préoccupations des laïcs. Acquérant très vite un prestige sans pareil comme *medium* historiographique et vecteur de morale, elle est la pierre angulaire de toutes les réécritures dans leurs variantes idéologiques, pro-aristocratique ou pro-royaliste, autour de la figure de Charlemagne. Des translations du *Pseudo-Turpin* sont commandées par de grands seigneurs du nord de la France pour lutter sur le terrain

de l'histoire contre la montée du pouvoir royal quand d'autres, interpolées dans des compilations historiques, proclament sa toute-puissance originare. L'entreprise la plus spectaculaire est la compilation des textes antérieurs en plusieurs étapes, entre le ^{xiii}^e et le ^{xv}^e siècle, des *Grandes Chroniques de France*²⁵, récit pour l'essentiel généalogique – et mythique par la référence aux origines troyennes qui instaurent une continuité entre Priam et Charlemagne²⁶. Les historiens reconstruisent l'histoire, monarchique et chrétienne, en faisant de la prose vulgaire une arme politique qui contribue à cimenter la communauté. Le français se constitue dès lors peu à peu comme langue de la nation et/ou comme langue du roi²⁷.

Cette montée en puissance modifie quelque peu la perception du latin. À la fin du Moyen Âge, il conserve son statut de langue savante : il s'utilise sur le plan international comme langue d'échanges entre les savants. Le polygraphe Robert Gaguin destine son œuvre majeure, le *Compendium de Francorum origine et gestis* (1495), aux élites intellectuelles hors du royaume aux fins d'enseigner l'histoire de France pour en faire un élément unificateur de la culture européenne²⁸. C'est chose attendue chez un humaniste qui est, dans le même temps, un traducteur

de l'histoire latine²⁹ – dont la troisième décade de Tite-Live et le *De bello gallico* de César, qu'il offre en 1485 au roi Charles VIII –, un traducteur soucieux de revenir à la pureté de la langue source malmenée par les translations successives, dans l'oubli progressif des sources primaires.

En vogue à la cour de France avec des rois lettrés comme Jean le Bon et Charles V, et à la cour de Bourgogne à partir du règne de Philippe le Bon, cette démarche philologique qui privilégie la lettre suppose une modification de « l'architecture mentale du traducteur³⁰ ». Le latin est désormais clairement pensé comme une langue autre, avec les difficultés qu'il oppose à la langue cible et les stratégies qu'il nécessite pour les contourner. Le retour au texte favorise une histoire saisie dans son altérité spatio-temporelle, une histoire émanée du présent, du poids de l'idéologie ou des modèles de l'histoire chrétienne. Le linguiste précède l'historien et le forme sur nouveaux frais.

Translation ou traduction débouchent sur l'invention de dictionnaires dans la langue romane que la prose ne cesse de moduler et de densifier au point de devenir le *medium* naturel de l'historiographie, sans toutefois mettre fin aux compositions en vers³¹.

La prose vernaculaire à la naissance d'une nouvelle génération d'historiens

La conquête de la prose qui hisse la langue maternelle au rang de langue authentiquement savante se concrétise officieusement dans l'usage spontané

qu'en font les historiens principalement pour les temps présents. Les *Grandes Chroniques* se voient ainsi adjoindre des continuations directement en prose

française par d'autres moines de Saint-Denis, puis par l'entourage du roi lui-même à partir de Charles V, avec un Guillaume de Nangis par exemple. Dans l'historiographie des croisades, la prose française est dans les États latins d'Orient le support unique des compilations et continuations rédigées à partir de la traduction de l'*Historia rerum in partibus transmarinis gestarum* de l'archevêque Guillaume de Tyr contant l'histoire du royaume latin de Jérusalem jusqu'en 1184. S'il est difficile de les dater et de les classer, elles se concentrent toutes, sous les yeux d'un narrateur professionnel objectif et détaché, sur les événements et sur la destinée des barons et de leur entourage divisés par des rivalités internes qui menacent l'intégrité des États d'Orient entre 1187 et 1277³².

Les croisades impulsent parallèlement un autre type de récit, dû à des hommes d'action qui manient autant le glaive que la plume pour consigner dans sa force vive l'événement dont ils sont les acteurs et les témoins. La prose signale paradoxalement le statut de non-professionnel de l'écrivain et vaut comme argument d'authenticité de l'histoire. Dans *La Conquête de Constantinople*, Robert de Clari, modeste chevalier picard qui a accompagné son suzerain Pierre d'Amiens à la quatrième croisade, insiste sur les limites de ses compétences comme « diteur » (« conteur »), qu'il estime rachetées par la restitution vraie de l'expérience vécue. La façon dont l'auteur s'invite dans le récit modifie en effet la patine de l'histoire. Si Robert de Clari (vers 1170-après 1216) ne se nomme que dans l'épilogue pour asserter la véracité de sa chronique, sa prose naît directement de ses sentiments intimes que les modèles littéraires des chansons de geste et des romans

aident à exprimer : émerveillement de l'Occidental devant Constantinople ; curiosité devant des mœurs autres ; appétence pour les histoires des empeurs ; révolte contre le comportement de chefs indignes, spoliateurs de biens... L'affectivité engendre une langue de l'histoire, qui est celle d'un sujet engagé et qui recèle sa vérité dans cet engagement, et partant une histoire à hauteur d'homme. Pour cette même croisade, dont il était l'une des têtes pensantes, Geoffroi de Villehardouin (vers 1150-après 1212), le maréchal de Champagne, identifié par son nom et son titre en ouverture, use en revanche d'une prose historique rompue à la rhétorique et apparemment dépourvue d'affects. Le je n'apparaît que dans le dialogue qu'il institue avec son lecteur dans des formules comme « sachiez ». Cependant, la soigneuse maîtrise de la prose laisse deviner un je passionné qui, aussi dissimulé soit-il, s'efforce de justifier le détournement vers Constantinople en réglant ses comptes avec ses opposants. Il se peint en creux à son total avantage, créant, de son unique point de vue, une structure d'intelligibilité du réel dans laquelle il occupe une place décisive et impose sa vérité.

Aux ^{xiv}e et ^{xv}e siècles, cet *ethos* historien s'étoffe³³, comme l'illustre cette formule solennelle, en passe de s'institutionnaliser, qui ouvre notamment la *Vie* ou *l'Histoire de saint Louis* (achevée en 1309) de Joinville : « je, Jehans sire de Joyngville, seneschal de Champagne ». Christiane Marchello-Nizia a démontré l'importance de ce rituel formulaire, juridique, quasi performatif³⁴. En se présentant d'entrée comme l'énonciateur avec son titre, critère de confiance pour l'auditeur/lecteur, l'auteur se donne comme

celui qui dit le vrai sans autre source que son témoignage et sa parole. La nouveauté d'un récit alliant l'histoire, l'hagiographie, la relation de voyage et le miroir du prince, réside dans le maillage de l'histoire et du témoignage, le je revivant quarante ans plus tard son aventure personnelle et surtout l'amitié qui l'unissait à son héros. Faire le portrait du roi, c'est faire le sien dans un effet spéculaire, au prisme de son attachement absolu et de l'émotion qui en jaillit, dans une prose surimposant le je intime au je historien.

La pénétration de la subjectivité introduit une facette inédite dans la figure de l'historien. Celle-ci demeure toujours un je social³⁵ relié à un milieu, à une cause, et tous les historiens n'exposent pas leur être privé, comme l'atteste l'ensemble des chroniques suscitées par la guerre de Cent Ans et par les luttes et guerres civiles qu'elle a entraînées. Elles sont l'œuvre d'écrivains officiels, de hérauts d'armes et d'« indiciars » à la solde de la maison de Bourgogne. Mais il en est qui se détachent sur la toile de fond de l'historiographie par leur façon d'habiter la fonction historique d'un regard subjectif qui déborde les schèmes structurels attendus : le polygraphe Jean Froissart, historien chroniqueur, en est un exemple éclairant.

Le choix d'écrire en prose vernaculaire est précisément concerté de la part d'un auteur, par ailleurs poète et romancier qui compose le dernier grand roman arthurien en vers, *Melyador*. Ses chroniques partagées en quatre livres, écrites entre 1373 et 1400, couvrent les années 1326-1400 et embrassent tous les pays qui ont participé à la guerre de Cent Ans. Ce qui est proprement nouveau est la position du je, « entre-metteur », selon Jean-Marie Moeglin,

« entre la réalité des faits historiques et la vérité de l'histoire transmise au lecteur³⁶ », « au point d'“inventer” la guerre de Cent Ans³⁷ ». Les remaniements successifs auxquels se livre l'auteur prouvent assez sa mainmise et le contrôle exercé sur son récit. Il construit sous nos yeux complices l'histoire qu'il raconte à partir des sources, dont la *Chronique* de Jean Le Bel qu'il démarque en partie dans le livre I, et à partir de ce qu'il voit, entend et vit. La prose est ici l'arme de l'histoire en s'ancrant dans l'historicité par la trame chronologique et spatiale, par le décryptage des faits et par l'évaluation des comportements des acteurs. Le je est omniprésent, tour à tour ordonnateur de la matière, commentateur, interprète dans une lecture en clé chevaleresque, dont la prouesse, longuement exaltée dans le prologue du livre I, est la valeur cardinale et l'étalon idéologique.

Le je historien se mue cependant en je mémorialiste dans les deux derniers livres : au moment où, au seuil du livre III, il passe au présent dans lequel il est plongé. Il bouscule alors la structure historiographique « classique », puisqu'il enchâsse la relation des événements dans celle de son voyage en Béarn à la cour de Gaston Phébus. L'histoire personnelle passe devant l'histoire nationale, faisant advenir sur le devant de la scène narrative un je à la fois intime, curieux et soumis à ses affects – l'effroi quand il rencontre des peuples pour lui inconnus comme celui de la « sauvage Écosse », la nostalgie qui l'étreint dans le dernier livre –, et social, très conscient d'être un « maître de l'histoire » au rayonnement incontesté, vigie d'un idéal malmené. Dans cette mise en scène de soi, le romancier vient soutenir l'historien

grâce à des procédés romanesques, dont les descriptions de la vie de cour, qui, donnant corps et chair à l'histoire, sollicitent autant les sensations et les émotions que la raison. Imité par Philippe de

Commynes (1447-1511), Froissart en historien du contemporain élargit le champ historiographique vernaculaire, avec un je subjectif qui informe un nouveau régime de vérité.

*
* *

Ce très rapide tour d'horizon de la production historiographique souligne le rôle essentiel de la langue. Dès le ^{xix}^e siècle, le choix du latin ou du français s'opère toujours dans un contexte socioculturel et politique spécifique qui suppose une appréciation singulière des missions dévolues aux deux langues, irréductible à une stricte essentialisation discriminant savoir et vulgarisation. La cohabitation est pérenne, mais les lignes bougent,

dessinant l'autonomie de l'histoire romane qui finit progressivement par reléguer le latin à sa fonction de communication internationale. Il ne manque pas de contre-exemples, mais à l'évidence la langue fait l'historien et, en retour, l'historien, aux prises avec les propriétés de la langue, la ressource et la recrée, produisant une multiplicité de récits où la vérité de l'histoire se frotte à l'imaginaire, sous les couleurs plus ou moins vives de la fiction.

Notes

- 1 Sur les rapports complexes entre les deux langues, voir Serge LUSIGNAN, *Parler vulgairement*, 2^e éd., Paris, J. Vrin/Montréal, Presses de l'université de Montréal, 1987 : au latin, l'expression du savoir et du sacré ; à la langue vernaculaire, l'expression poétique et l'écriture de fiction (p. 9).
- 2 Michel BANNIARD, « Sociolinguistique diachronique romane », *Annuaire de l'EPHE, Section des sciences historiques et philologiques*, n° 140, 2009, p. 174-175.
- 3 Les textes des Anciens tiennent lieu de sources et d'autorité aux textes romans, tout comme les témoignages oculaires, oraculaires, différés ou non.
- 4 Pour une définition de la conscience historique, voir Dominique BOUTET, *Formes littéraires et Conscience historique. Aux origines de la littérature française (1100-1250)*, PUF, 1999, p. 4-5. Sur la notion d'*ethos* pour le Moyen Âge, voir Jean-Claude MÜHLETHALER, Delphine BURGHGRAEVE, Claire-Marie SCHERTZ, « Figure, posture, *ethos* à l'épreuve de la littérature médiévale », dans Jean-Claude MÜHLETHALER, Delphine BURGHGRAEVE (dir.), *Un territoire à géographie variable. La communication littéraire au temps de Charles VI*, Classiques Garnier, 2017, p. 9-51.
- 5 Cité par Dominique BOUTET, *op. cit.*, p. 9.
- 6 Parmi les nombreux travaux sur le latin médiéval, voir notamment Serge LUSIGNAN, *op. cit.*, p. 37 : « langue vivante qui a constitué ses propres outils et son propre corpus d'apprentissage » ; Pascale BOURGAIN, *Le Latin médiéval*, avec la collaboration de Marie-Clotilde Hubert, Turnhout, Brepols (L'atelier du médiéviste, 10), 2005.
- 7 Voir la synthèse de Dominique BOUTET, *op. cit.*, p. 53-74.
- 8 Éléonore ANDRIEU, Françoise LAURENT, « *Historia* », dans Saulo NEIVA, Alain MONTANDON (dir.), *Dictionnaire raisonné de la caducité des genres littéraires*, Genève, Droz (Histoire des idées et critique littéraire, 474), 2014, p. 425.
- 9 GUILLAUME DE JUMIÈGES, *Gesta normannorum ducum*, édit. Elisabeth M. C. Van Houts, Oxford, Clarendon Press, 1992-1995, 2 vol.

- 10 Le rôle de Jean de Salisbury avec son *Policraticus* est à cet égard essentiel. Voir Dominique BOUTET, *op. cit.*, p. 41 suiv.
- 11 Gabrielle M. SPIEGEL, « The Reditus Regni ad Stirpem Karoli Magni. A New Look », *French Historical Studies*, vol. 7, n° 2, 1971, p. 145-174, recueilli dans ID., *The Past as Text. The Theory and Practice of Medieval Historiography*, Baltimore, Johns Hopkins Press (Parallax. ReVisions of Culture and Society), 1999, p. 111-137.
- 12 Bernard GUENÉE, *Histoire et Culture historique dans l'Occident médiéval*, Aubier-Montaigne (Collection historique), 1980, p. 61-62.
- 13 Serge LUSIGNAN, *op. cit.*, p. 37, 91.
- 14 Dominique BOUTET, *op. cit.*, p. 199. L'historiographie en langue vernaculaire ne se consacre pas à l'éloge de personnes vivantes (sauf dans les prologues ou épilogues).
- 15 Sur les enjeux de cette interrelation, dans le champ philosophique en particulier, voir Ruedi IMBACH, Catherine KÖNIG-PRALONG, *Le Défi laïque*, J. Vrin, 2013.
- 16 Voir par exemple Claudio GALDERISI (dir.), *Translations médiévales. Cinq siècles de traductions en français au Moyen Âge (x^e-xv^e siècles). Étude et répertoire*, avec la collaboration de Vladimir Agrigoroaei, Turnhout, Brepols, 2011, 3 vol.
- 17 Hélène MERLIN-KAJMAN, *L'Animal ensorcelé*, Ithaque, 2016, p. 367 (et note 4).
- 18 Sur ce concept, voir entre autres Dominique BOUTET, *op. cit.*, p. 56 suiv., p. 87 suiv.
- 19 Selon l'expression de Dominique BOUTET, *ibid.*, p. 212.
- 20 « Rimés » renvoie au décasyllabe de la chanson de geste. Sur ces traductions, voir notamment *The Old French Johannes Translation of the Pseudo-Turpin Chronicle*, édit. critique Ronald N. Walpole, Berkeley/Los Angeles/Londres, University of California Press, 1976.
- 21 Claude BURIDANT, « *Translatio medievalis*. Théorie et pratique de la traduction médiévale », *Travaux de linguistique et de littérature*, vol. 21, n° 1, 1983, p. 81-136, ici p. 111.
- 22 Gabrielle M. SPIEGEL, *Romancing the Past. The Rise of Vernacular Prose Historiography in Thirteenth-Century France*, Berkeley/Los Angeles/Oxford, University of California Press, 1993.
- 23 Voir Catherine CROIZY-NAQUET, *Écrire l'histoire romaine au début du xiii^e siècle. L'Histoire ancienne jusqu'à César et les Faits des Romains*, H. Champion (NBMA), 1999.
- 24 Gabrielle M. SPIEGEL, *The Chronicle Tradition of Saint-Denis. A Survey*, Brookline (Mass.)/Leyde, Classical Folia (Medieval Classics. Texts and Studies, 10), 1978.
- 25 Voir Éléonore ANDRIEU, *Les « Grandes Chroniques de France » dans la forge dionysienne. Genèses d'un texte d'histoire médiéval. Archéologie du sens et des formes de l'histoire des rois des Francs*, thèse de doctorat, université Toulouse II, 2004. Parmi les nombreux autres travaux, voir par exemple Isabelle GUYOT-BACHY, Jean-Marie MOEGLIN, « Comment ont été continuées les *Grandes Chroniques de France* dans la première moitié du xiv^e siècle », *Bibliothèque de l'École des chartes*, vol. 163, n° 2, 2005, p. 385-433, DOI : 10.3406/bec.2005.463761 ; Antoine BRIX, « Aux marges des manuscrits. Éléments pour une étude de la réception des *Grandes Chroniques de France* », *Questes*, n° 36, 2017, p. 59-83, DOI : 10.4000/questes.4419.
- 26 Suivant l'idéologie du *reditus regni ad stirpem Karoli* ; voir Gabrielle M. SPIEGEL, *art. cit.*
- 27 Serge LUSIGNAN, *op. cit.*, p. 123.
- 28 *Ibid.*, p. 45.
- 29 Un autre célèbre traducteur de Tite-Live est Pierre Bersuire, prieur de l'abbaye de Saint-Éloi de Paris.
- 30 C'est-à-dire sa formation (son bilinguisme), les matériaux dont il dispose, ses réseaux culturels, la conception qu'il se fait de son travail : Claude BURIDANT, *art. cit.*, p. 117.
- 31 Voir la *Chronique rimée de Philippe Mouskes*, publiée par le baron de Reiffenberg, Bruxelles, Hayez (Collection de chroniques belges inédites), 1836-1845, 3 vol.
- 32 Seule la *Chronique d'Ernoult et de Bernard le Trésorier*, parmi les plus précoces, fait apparaître un acteur et spectateur sur le terrain, mais pour un temps donné de l'histoire. Voir Philip D. HANDYSIDE, *The Old French William of Tyre*, Leyde, Brill (The Medieval Mediterranean, 103), 2015.

- 33 Bernard GUENÉE, « Ego, je. L'affirmation de soi par les historiens français (xiv^e-xv^e siècles) », *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, vol. 149, n° 2, 2005, p. 597-611, DOI : 10.3406/crai.2005.22880. Jean-Marie MOEGLIN, « La vérité de l'histoire et le moi du chroniqueur », dans Jean-Philippe GENET (dir.), *La Vérité. Vérité et crédibilité : construire la vérité dans le système de communication de l'Occident (xiii^e-xvii^e siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne/Rome, École française de Rome, 2015, p. 521-538, DOI : 10.4000/books.pSORBONNE.6687.
- 34 Christiane MARCHELLO-NIZIA, « L'historien et son prologue : forme littéraire et stratégies discursives », dans Daniel POIRION (dir.), *La Chronique et l'Histoire au Moyen Âge*, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 1984, p. 13-25.
- 35 Clément ROSSET, *Loin de moi. Étude sur l'identité*, Minuit, 1999, p. 26.
- 36 Jean-Marie MOEGLIN, « La vérité de l'histoire... », *art. cit.*, p. 527.
- 37 *Id.*, « Froissart, le métier d'historien et l'invention de la guerre de Cent Ans », *Romania*, vol. 124, n° 495-496, 2006, p. 429-470, ici p. 469 ; DOI : 10.3406/roma.2006.6865.